

La revanche des « voleurs de poules »

La famille Dorkel vient défendre, à Cannes, « Mange tes morts », de Jean-Charles Hue



Jean-Charles Hue, entouré de ses comédiens, dimanche 18 mai, à Cannes. PHILIPPE QUAISSÉ/PASCO POUR « LE MONDE »

Rencontre

Beauvais

Dans la famille Dorkel, il y a Violette, la mère, et ses fils, Frédéric – la star qui traversait l'écran de *La BM du Seigneur* en 2011, et aujourd'hui de *Mange tes morts* –, Jo et Maurice. Et Sandra. Dans la vraie vie, c'était Maurice qui conduisait la BM. Mais voilà, pour le tournage, il était en prison... Et puis il y a le frère de Violette, Joseph, 57 ans, une gueule de dur, tatoué comme il faut. « On était vingt-trois frères et sœurs, il en reste neuf de vivants. » Joseph, c'est le père du blondinet, Moïse, qui vou-

Ni romanichels,
ni gitans,
ni tsiganes,
ils sont yéniches

lait partir à l'armée mais qui est devenu père, et à 20 ans attend un deuxième enfant. Vous vous perdez ? C'est pourtant simple. Les Dorkel, cette famille de voyageurs, comme ils se définissent (« Pour les autres on reste les voleurs de poules »), qui descend à Cannes pour défendre « son » film, est une saga in vivo qui se nourrit de ses ramifications.

Autant dire un cauchemar pour la production. Pas question de descendre sans les femmes, les enfants. Kiki le pasteur a tout de suite donné le ton dans la voiture l'autre jour en arrivant à Beauvais : « Dis Jean-Charles, a-t-il dit au réalisateur, tu sais que sans moi il n'y aurait pas eu le film. Comment ça se fait que Joseph il descend à Cannes et pas moi ? » Quand il dit « moi », il veut dire lui, sa femme, ses enfants. Six pièces dans une villa cannoise. La Pastorale : le nom sonne comme un signe. « Villa classée, ferronnerie d'époque, marbre de carrare, boiserie exotique, vaste jardin, vue sur la mer », dit l'annonce immobilière. Six pièces ? Pas assez. Des matelas par terre. La dure, les Voyageurs, ils connaissent. Ils s'entasseront. Cela ne leur fait pas peur. Mais rater ça ?

Pour l'instant, ils sont tous là agglutinés autour de la table dans la cabanotte carrelée avec un écran télé grand comme une gueule de monstre qui parle dans le vide. Dehors il pleut. Beauvais. Plus exactement Abbecourt, où, sous la ligne à haute tension, ces gens du voyage ont établi un campement qu'ils aimeraient durable. Mais qu'est-ce qui est durable sur cette terre ? « Quand la mairie a mis le tout à l'égout, ils ont branché tout le monde sauf moi, malgré Joseph. On fait un feu dans le jardin, ils nous envoient les flics. » L'exclusion en héritage, mais aussi en revendication identitaire.

Tous là ? Enfin non, Fred, sa femme, ses enfants, Jason, sont en bas, dans l'autre cabanon, chez lui, de l'autre côté de la grande limousine rose, du camion à ferraille et d'une caravane. Il y a de l'électricité dans l'air. Fred aussi a fait du chtar, du chtiliben, de la taule quoi. La marave, ils connaissent. Entre Fred et Joseph, une jalousie qui veille. Forcément, à vivre toujours ensemble ! D'autant que le tribunal a ordonné la démolition du cabanon de Fred.

La venue du réalisateur est l'occasion de quelques arbitrages. L'homme par qui la réalité du cinéma est entrée dans leurs vies de fiction. Jean-Charles Hue a un oncle qui s'appelle Dorkel. Pas les mêmes. Mais c'est comme ça qu'il a pris contact avec eux un soir sur les bords d'une voie express qui l'emmenait à Cergy, où il étudiait aux Beaux-Arts.

Jean-Charles a filmé à Tijuana, dans des coins dangereux du monde. Il aime cette adrénaline, cette vérité des corps et de la violence, des sentiments entiers, cet anarchisme qui n'est pas de posture. Il a épousé cette famille. Toutes ces histoires qu'il raconte dans son film, il les a lui-même vécues dans sa chair, course-poursuite comprise. Oubliez le folklore gitan, le feu de camp et la danseuse pour comédie musicale. Ceux-là ne sont pas de pacotille, taillés dans la tourbe des bords d'autoroute et des laissés-pour-compte. Ni romanichels, ni gitans, ni tsiganes, ils sont yéniches. Blonds aux yeux bleus, peuple nomade sur l'origine duquel on se perd en conjectures.

Les plus jeunes ont des rêves de gloire. La Croisette, ce sera Liz Tay-

lor, Brigitte Bardot, Grace Kelly, George Clooney... et les Dorkel. Ils sont joyeux de voir le monde pour une fois leur sourire. La grande virée. « *Sans alcool, hein les gars, on va bien se tenir – Mais il doit y avoir des belles femmes là-bas.* » Grande claqué dans le dos. Timidité et témérité mélangées. Et une culture populaire enrichie à la télévision : Johnny Hallyday, Jamel et Franck Dubosc. Le cinéma ? Ils se regardent dubitatifs. Mickaël – tête de mort sur le bras, scorpion sur le torse – a vu *Noé*, de Darren Aronofsky : « *Vachement bien fait.* »

A leurs yeux, Jean-Charles Hue occupe une place messianique – fatalement inconfortable. On lui prête beaucoup. On se méfie du

monde autour. Mais le quadra qui s'est fait tatouer une BM a de quoi être fier.

Derrière les forfanteries et les règlements de comptes, l'onde du cinéma irrigue les pupilles yéniches d'un espoir nouveau. « *Maintenant, quand je regarde la télé, je vois comment ils font, s'enthousiasme le jeune Jason, la bouche emplie du goût de la vie. Tous les petits trucs qui se passent derrière, comment ça marche... Je sais. J'ai appris...* » Après *La BM du Seigneur*, à la piscine de Beauvais, même les maîtres-nageurs lui demandaient des autographes. Pour un voleur de poules, c'est plus qu'une revanche : une porte sur le paradis. ■

LAURENT CARPENTIER

Entre la voie de la raison et une vie de risques, Fred pétarade rageusement

Mange tes morts

Quinzaine des réalisateurs

C'est l'un des titres de cette Quinzaine qui restera durablement gravé dans la mémoire des spectateurs. Déjà, en 2011, le premier long-métrage de fiction de Jean-Charles Hue, *La BM du Seigneur*, fut un sacré choc. L'histoire de Fred, 120 kg à vue de nez sur la balance, membre de la communauté fière et batailleuse des Yéniches (fief nordiste, origine mystérieuse, apparentés aux gens du voyage), hésitant entre la lumière évangélique et le cambriolage nocturne. Une puissante cylindrée de marque allemande le narguant depuis le jardin d'un notable sera cause, in fine, de la chute terrestre de Fred (que du lourd, mais avec la grâce), et de sa mise au trou.

Jean-Charles Hue a commencé à fréquenter cette communauté de longue date comme vidéaste et plasticien. Son passage à la fiction se fait donc sur une base de partage avec ses modèles, dans un mélange proprement sidérant entre la chronique documentaire et le bon vieux film noir.

Mange tes morts reste fidèle à la méthode, et reprend même le canevas du précédent pour se lancer. On va dire, allez, que quinze ans ont passé, que dans l'ellipse Fred a purgé sa peine, et que le film commence quand il sort de prison. Cette sortie, Jean-Charles Hue ne la montre pas, comme il eût été attendu. A la place, il filme en une succession de travellings

pétaradants deux jeunes à moto filant dans les champs, chassant le lapin. Au guidon, Moïse, le cousin de Fred, à l'arrière, carabine à la main, le jeune Jason, demi-frère de Fred. Une façon d'introduire d'emblée l'enjeu du film, qui verra Jason devoir choisir, à la veille de son baptême évangélique, entre la voie de raison incarnée par son cousin et ange gardien Moïse, et celle du grand défi incarné par l'ange noir, Fred.

Façon rodéo

Quelques plans plus loin, Fred déboule dans le campement façon rodéo, désertant dans un nuage de poussière la voiture qu'il conduit pour apparaître, au raccord suivant, dans le dos de ses frères. Trois enseignements dans cette coupe entre deux plans. Fred est un as du volant. Son apparition tient de la théophanie. Et non, comme le lui fait remarquer l'oncle furibard (« *T'es toujours pas oxygéné du cerveau* »), il n'a pas changé. Il serait même plus énervé qu'avant, plus avide de barbaque grillée et de bières sifflées au litre, plus assoiffé de virées nocturnes et viriles, plus impatient d'en découdre avec la vie. En un mot, après quinze années de retenue, le monstre est lâché. Entre ce frère revenu telle la fatalité déchaînée mais flamboyante du destin gitan et le cousin Moïse en dieu lare protecteur, le jeune Jason devra se déterminer.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Fred les aura fait monter dans la bagnole, avec

Mickaël, le troisième frère au scorpion tatoué, qui voit le retour furieux de l'aîné d'un œil suspicieux. Personne, cela dit, ne refuse la virée qu'il propose. Il est vrai qu'au programme il s'agit tout au plus de retrouver un troquet où les frites étaient croustillantes il y a quinze ans. Le troquet, c'est Godot. On n'en verra jamais la couleur. En revanche, celle de la BM chouravée il y a quinze ans à un médecin et soigneusement planquée, si. Avec un moteur d'Alpina qui rugit de plaisir et des yeux de verre plein le coffre, histoire de rappeler que cette bagnole a quelque chose d'une tombe et que dedans l'œil regarde encore Caïn.

La suite est une course aveugle dans la nuit, un rendez-vous avec le destin, un cri de rage jeté voluptueusement à la face du ciel. Tout cela filmé à fond la caisse et au ras du bitume, au plus près de personnages, en plans-séquences, le regard parfois chaviré vers l'insondable obscurité du ciel. Une histoire d'hommes et d'accomplissement, de défi et de courage, de fureur et de stupidité. Une histoire, aussi bien, de fidélité à ce que l'on est, à une vie de risque et de mouvement, quoi qu'il en coûte, quoi qu'on en pense. C'est toute la beauté du film : montrer le prix de la liberté. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français de Jean-Charles Hue.
Avec Frédéric Dorkel, Jason Dorkel, Mickaël Dauber, Moïse Dorkel (1h 38).
Date de sortie en salles non communiquée.